Partenaires

MAGAZINE 4/2026



REPORTAGE

Une histoire de robinets

Comment l'eau potable change la donne à Ambobaka, à Madagascar

FOCUS

Un appui quand tout vacille

Comment avancer ou rebondir grâce à une opportunité

organisations suisses d'entraide

HELVETAS

Une leçon de générosité

L'année dernière, au Mozambique, j'ai fait la connaissance d'Amina Graciano, qui s'engage pour la santé des femmes dans le nord du pays avec Helvetas. Nous avons le même âge – 43 ans au moment de la rencontre –, mais nos vies n'ont rien de comparable, le hasard nous ayant fait naître à des endroits très différents.

Amina m'a raconté en passant qu'elle avait accueilli chez elle 27 réfugié·es: des proches, mais aussi des inconnu·es, qui avaient quitté les régions côtières pour se réfugier à l'intérieur des terres, fuyant les combattants de l'État islamique au Mozambique. Le geste d'Amina est d'autant plus remarquable qu'elle est veuve et élève seule ses quatre filles.

Cependant, rester les bras croisés n'était pas une option. «Ce n'est pas facile, m'a-t-elle confié. Il me reste quelques sacs de maïs et un peu d'économies. Ensuite? Je ne sais pas. Mais je ne peux quand même pas laisser ces gens dormir et mourir de faim sous un arbre alors que j'ai un peu de place et de quoi les nourrir!»

L'histoire d'Amina est une leçon de générosité: elle offre à 27 personnes de quoi manger et boire, un soutien, un gîte où reprendre des forces et planifier la suite. Si une veuve qui a elle-même à peine de quoi vivre ouvre son cœur aux autres, alors je peux – nous pouvons toutes et tous – en faire autant. Avec l'ensemble des moyens dont nous disposons. ○



Madlaina Lippuner
Rédactrice
redaktion@helvetas.org

L'égalité des chances, partout. Faites un don.

Scannez le code QR avec l'application Twint et sélectionnez un montant.

Ou faites un don via **helvetas.org/fr**



© Rinoshan Selvakumar

Une opportunité peut mener loin, parfois jusqu'à un prix cinématographique. Le cinéaste Rinoshan Selvakumar du Sri Lanka a trouvé sa vocation dans le cadre d'un projet d'Helvetas (p.19).

3 EN CLAIR
4 TOUR D'HORIZON
6 REPORTAGE
Ambobaka: une histoire de robinets
De l'eau potable grâce aux forces locales à Madagascar

20 SUISSE
«J'ai juste envie d'aider comme je peux»
Elle a fait don de son premier salaire à Helvetas – portrait d'une donatrice de longue date

21 ACTUALITÉ
Des ponts pour retrouver le chemin du quotidien
Reconstruire après la crue soudaine au Népal

21 **Indice de la faim dans le monde**

22 CALENDRIER PANORAMIQUE
23 CONCOURS

12 FOCUS
Un appui quand tout vacille
Comment avancer ou rebondir grâce à une opportunité. Des récits du monde entier:

12 Kirghizistan
14 Tanzanie
15 Ukraine
16 Jordanie et Bolivie
17 Mozambique
18 Bangladesh et Éthiopie
19 Sri Lanka

Notre vision:

Nous voulons un monde dans lequel toutes les personnes vivent dignement et en sécurité, de façon autonome et responsable face à l'environnement.

Y a-t-il encore de bonnes nouvelles?

Par Melchior Lengsfeld

Quand je repense aux événements qui ont marqué le monde cette année, ce sont les mauvaises nouvelles qui ont dominé les médias: les guerres au Proche-Orient et au Soudan, le blocage du détroit d'Ormuz, l'été caniculaire en Europe, El Niño avec ses inondations et ses sécheresses… Ces bouleversements climatiques et géopolitiques aggravent la pauvreté, la faim et l'insécurité.

Face à cette sombre actualité, j'entends régulièrement les mêmes questions: que peut bien apporter au monde un petit pays comme la Suisse? Chaque pays ne devrait-il pas être seul responsable de son développement? La Suisse agit de plus en plus dans cet esprit: à elle seule, la DDC prévoit de se retirer de dix pays d'Afrique et d'Asie d'ici 2029. Des partenariats et des programmes bâtis patiemment au fil des années sont ainsi interrompus à toute allure et de nombreuses personnes laissées sur le carreau.

Par exemple au Népal, où une crue soudaine a fait des milliers de victimes et détruit les moyens de subsistance de dizaines de milliers de personnes en août dernier. Dans le même temps, de plus en plus de jeunes parviennent à s'insérer sur le marché du travail grâce à une formation professionnelle inspirée du modèle suisse. Des entrepreneur·euses innovant·es développent sur place des produits respectueux du climat et créent des emplois. Dès lors, la Suisse ne devrait-elle pas rester engagée précisément dans les pays dont le développement s'accélère, mais qui restent confrontés à d'importants défis structurels? Des pays dans lesquels elle a tissé d'excellentes relations au fil des ans?

Ces quinze dernières années, la pauvreté a reculé dans le monde et l'accès à l'éducation et aux soins de santé s'est amélioré. En dix ans, pas moins de 961 millions de personnes ont obtenu un accès à l'eau potable.

Ces «bonnes nouvelles» à l'échelle mondiale montrent qu'il vaut la peine de poursuivre nos efforts. J'ai récemment pu constater en Éthiopie à quel point elles sont réelles et comment le soutien concret porte ses fruits: dans un centre de formation professionnelle, j'ai rencontré des jeunes femmes qui apprennent les métiers de serrurière et de menuisière. En plus de leur formation technique, elles ont appris à gérer une entreprise et à s'affirmer avec assurance. Elles prennent leur avenir en main et tracent leur propre voie. D'autres femmes suivront, car le gouvernement local a repris les approches développées par Helvetas pour favoriser l'insertion sur le marché du travail, multipliant ainsi l'impact de notre initiative.

Ne nous laissons pas convaincre que tout va mal dans le monde. Si nous voulons préserver notre humanité, nous devons utiliser les moyens d'action dont nous disposons. Nous partageons un destin commun et ce n'est qu'ensemble que nous pourrons résoudre les problèmes mondiaux. Pour y arriver, il ne faut pas détourner le regard, mais, au contraire, regarder les réalités en face. Il est dans notre propre intérêt d'œuvrer pour créer des perspectives positives. C'est pourquoi nous donnons une place aux «bonnes nouvelles» et montrons que chacun·e d'entre nous, mais aussi la «petite Suisse», peut faire bouger les choses. Nous partageons des expériences concrètes, notamment dans ce magazine. Merci de tout cœur pour votre soutien et votre solidarité. ○

«Nous partageons un destin commun et ce n'est qu'ensemble que nous pourrons résoudre les problèmes mondiaux.»

Melchior Lengsfeld est directeur d'Helvetas.



© Maurice K. Grünig



© Graphisme et dessin: Florent Meylan

À VISITER

20 ans de solidarité

Venez célébrer les deux décennies d'engagement du marché de Noël solidaire, organisé par la Fédération vaudoise de coopération et Pôle Sud. Vous y trouverez des produits artisanaux – classiques ou insolites, mais toujours respectueux des producteur·trices et de l'environnement – issus de projets solidaires en Suisse et dans plus de 25 régions du monde. Marionnettes népalaises, alimentation malienne, céramique palestinienne et une kyrielle d'autres découvertes vous attendent sur les stands de la quarantaine d'associations présentes. Et pour marquer ce 20e anniversaire, le comité d'organisation a prévu quelques surprises musicales et culinaires. Que la fête commence! – INY

Les 10 et 11 décembre de 17h à 22h, et le 12 décembre de 11h à 20h.
Avenue Jean-Jacques Mercier 3, Lausanne.
Du 20 novembre au 31 décembre, le marché s'étendra au «Bô Noël Lausanne» (Boutique des créateur·trices).

Plus d'informations sur **marchedenoelsolidaire.ch**

CITATION

«L'éducation est très politique, car lorsque vous éduquez des gens, vous avez un pays que vous ne pouvez plus tromper.»

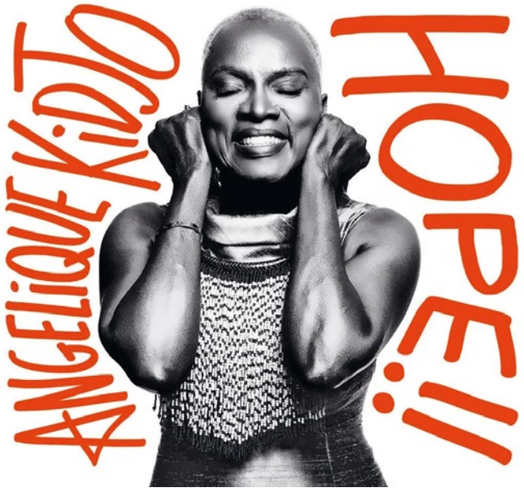
Angélique Kidjo (*1960), chanteuse, chorégraphe et ambassadrice Unicef béninoise

À OFFRIR

Pour vibrer et pour danser

Angélique Kidjo, encore elle. «La joie est un acte de résistance», déclare l'artiste béninoise, première chanteuse africaine à avoir une étoile sur le Walk of Fame de Hollywood. Son nouvel album «Hope!!» est un concentré d'énergie mêlant influences africaines et sonorités du monde entier, porté par un engagement politique affirmé. Pour la chanteuse, l'espoir est un choix. Y renoncer, c'est céder aux puissant·es qui alimentent le désespoir pour briser la cohésion sociale. Écoutez ou offrez la musique d'Angélique Kidjo pour faire le plein de joie. – RVE

Disponible sur **kidjo.com**, rubrique «Store»



© Warner Music



© Rebecca Vermot

REMARQUABLE

Une joie contagieuse

C'était un élan de joie aussi surprenant que spontané: devant un groupe d'enfants qui avaient patiemment pris la pose pour le reportage du dernier magazine d'Helvetas, le photographe tanzanien Yusuf Msafiri s'est lancé dans un spectaculaire flip arrière. «Je voulais montrer à ces enfants que les adultes ont aussi une âme d'enfant qui a envie de jouer, et qu'il est bon de la laisser s'exprimer de temps en temps», a-t-il expliqué plus tard, avant d'apprendre à des jeunes, pendant une pause, les mouvements nécessaires pour réaliser cette figure acrobatique, jusqu'à ce que le groupe en maîtrise également la technique. Pour le remercier, les enfants se sont mis à enchaîner saltos et roues. Yusuf Msafiri n'a pas résisté longtemps à l'envie de participer à cette joyeuse compétition. Plus d'une fois, au terme d'une journée de travail bien remplie, il a exécuté un salto arrière sans élan. «Pour moi, c'est une façon d'exprimer ma joie, d'évacuer le trop-plein d'énergie – et tout simplement de m'amuser.» – RVE

REPORTAGE

Ambobaka: une histoire de robinets

La rivière a longtemps été la seule source d'eau du village d'Ambobaka, à Madagascar. Aujourd'hui, un point d'eau fournit une eau claire à sa population. Le début d'une transition.

Par Madlaina Lippuner (texte) et Simon Opladen (photos)

Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts avant que quelque chose ne change à Ambobaka. Large d'une cinquantaine de mètres, la rivière Ramena est un affluent du fleuve Sambirano, qui traverse la vallée éponyme de la région de Diana, dans le nord-ouest de Madagascar. La rivière a longtemps été une source d'eau – et la source de tous les maux. Les habitant·es d'Ambobaka s'y lavaient, y faisaient la vaisselle et la lessive. Et l'utilisaient parfois comme latrines. Elle était aussi leur robinet. Tout cela change enfin.

À cœur ouvert

Perchée sur une colline, la maison en bois de Sylvia Vavy offre une vue spectaculaire sur les toits, les nombreux palmiers et la rivière qui traverse le village. Comme presque partout dans la vallée du Sambirano, une étoffe sur laquelle sèchent des fèves de cacao est étalée devant l'entrée de la maison. Âgée de 22 ans, Sylvia est femme au foyer. Assise sur un petit tabouret en bois, elle prépare un repas sur le feu dans l'unique pièce de sa maison. Sa fille Emelani, trois ans, est assise par terre et dessine à la craie sur une petite ardoise, plongée dans son jeu. Christian, le mari de Sylvia, est porteur. Il transporte marchandises et bagages jusqu'aux pirogues en bois, amarrées à la berge. Sylvia explique qu'il part tôt le matin et ne rentre généralement qu'après la tombée de la nuit. C'est un poste de cuisinière pour une entreprise chinoise de construction routière qui l'a conduite, il y a tout juste quatre ans, à Ambobaka. Et auprès de Christian.

Ci-contre: Wilson Adriamalala (à g.), technicien de l'eau, et Kazar Andrianaina, ingénieur chez Helvetas, sur le réservoir d'eau. Derrière eux, la rivière Ramena.

Ci-dessous: Caticia Soa ramasse des fèves de cacao.

▷



La situation à Madagascar: la face cachée du chocolat

Cet État insulaire de l'océan Indien est un paradis pour la faune et la flore. Toutefois, près de 80 % des 33,5 millions d'habitant·es vivent avec moins de deux dollars US par jour. La vallée tropicale du Sambirano, dans la région de Diana dans le nord-ouest du pays, est réputée pour la culture du cacao. De nombreuses familles en tirent un revenu, en complément de la culture du riz, du café et de la vanille.

Madagascar est régulièrement frappé par des cyclones, des sécheresses et des inondations. Active depuis 40 ans dans le pays, Helvetas Madagascar aide les petit·es producteur·trices à s'adapter au changement climatique et à optimiser leur rendement tout en respectant l'environnement. L'organisation s'engage aussi en faveur de l'eau potable et s'attaque au problème du chômage des jeunes en leur proposant des formations professionnelles de courte durée.



Ci-dessus: la station de traitement purifie l'eau tout en faisant elle-même l'objet de nettoyages et de contrôles fréquents.

Sylvia veut parler «à cœur ouvert»; c'est sans doute ainsi que l'on traduirait le mieux cette expression malgache qui signifie littéralement «du cru et du cuit». Elle veut parler de ce qui, jusqu'à récemment, préoccupait la population tout entière: l'eau. Faute de point d'eau dans le village, Sylvia, Christian, Emelani et les autres habitant·es d'Ambobaka devaient boire l'eau de la rivière. Pendant la saison des pluies, de décembre à mars, la descente abrupte jusqu'au cours d'eau devenait glissante et le transport de l'eau périlleux. De plus, le débit de la rivière augmentait, et il était plus difficile d'y puiser de l'eau en raison du courant, surtout pour les personnes qui ne savent pas nager. Souvent boueuse, l'eau puisée était dégoûtante: «Parfois, notre peau nous démangeait après la toilette, raconte Sylvia. Nous étions souvent malades, avec des crampes d'estomac et des diarrhées. Nous devions fréquemment aller au centre médical du village voisin. Cela nous a coûté beaucoup d'argent.»



Ci-dessous: la valeur pH et la teneur en chlore des échantillons d'eau indiquent si l'eau est potable.

Zarany, la belle-mère de Sylvia, qui habite juste à côté, passe la tête par la porte. Elle aussi se souvient: «Avant de boire l'eau, nous la laissions reposer plusieurs minutes dans un seau, jusqu'à ce que la vase se dépose au fond. Mais nous tombions quand même malades. J'avais souvent mal au ventre», confie cette rizicultrice de 45 ans aux grands yeux vifs et attentifs. Elle hausse les épaules: «Mais nous n'avions pas le choix.»

Seule environ la moitié de la population malgache dispose d'un accès sûr à de l'eau potable. Dans le pays, près de 15 enfants de moins de cinq ans sur 100 meurent de diarrhée, notamment par manque d'eau propre. À Madagascar, l'eau insalubre ferait perdre chaque année quelque 3,5 millions de jours d'école et 5 millions de journées de travail. Pour celles et ceux qui, comme de nombreuses familles de la vallée du Sambirano, vivent au jour le jour, les pertes de revenus sont particulièrement préjudiciables. Tandis qu'elle ramasse des fèves de cacao devant sa maison, Caticia Soa, une connaissance de Sylvia, raconte: «Quand mon mari tombait malade, j'étais la seule à ramener un peu d'argent à la maison. C'était dur. Et mon enfant a souvent manqué l'école.» Cette mère de deux enfants vend des bouteilles en PET remplies de carburant aux automobilistes qui tombent en panne dans la vallée.

De la région, pour la région

Auparavant, l'approvisionnement en eau était géré depuis Antananarivo, la capitale de Madagascar, située à près de 600 km à vol d'oiseau de la vallée du Sambirano. Depuis 2019, les communes doivent s'en charger elles-mêmes. Cela renforce les régions.

«L'eau de la rivière était gratuite, mais nous l'avons payée de notre santé.»

Sylvia Vavy, habitante d'Ambobaka, Madagascar

En tant que maîtres d'ouvrage, les communes font appel à des entreprises locales pour construire des systèmes d'eau, à savoir des stations de traitement, des châteaux d'eau équipés de pompes solaires ou encore des réservoirs, des conduites et des points d'eau. Helvetas les soutient notamment dans les études de faisabilité, l'attribution des marchés et la gestion des contrats.

Depuis début 2026, les 1500 habitant·es d'Ambobaka ont accès à l'eau potable. Captée sur la colline qui domine la maison de Sylvia, l'eau de source est recueillie, puis traitée dans une station dédiée. Quelque 50 mètres plus bas, au village, elle s'écoule par un réseau de conduites qui se ramifie progressivement jusqu'aux robinets. Certains de ces robinets desservent des parcelles privées. D'autres – moins coûteux – se situent sur le domaine public, chacun étant utilisé par six familles dont le budget est modeste. Dont celle de Sylvia.

C'est Wilson Andriamalala qui veille à ce que l'eau reste propre. Il habite le village voisin, Ambolidimaka. Depuis peu, le jeune homme de 26 ans est employé comme technicien de l'eau dans l'entreprise de génie civil qui a construit le réseau d'adduction d'eau d'Ambobaka et celui de son propre village.





En ce moment, Wilson se trouve sur la colline, près du réservoir d'Ambobaka. Il vient de prélever un échantillon d'eau qu'il a versé dans un verre gradué. Soigneusement, il y ajoute quelques gouttes d'une solution réactive qui indique la teneur en chlore, puis expose l'échantillon au soleil. L'eau vire au rose. Wilson hoche la tête, satisfait. À ses côtés se tient l'ingénieur d'Helvetas, Kazar Andrianaina, qui a formé le jeune technicien et continue de le soutenir et de lui donner des conseils au besoin. Wilson répète la mesure aux raccordements situés en bas, au village. Seules des concentrations comprises entre 0,2 et 0,5 mg par litre y sont tolérées. Une teneur en chlore trop élevée altérerait le goût, tandis qu'une teneur trop faible nuirait à la qualité de l'eau.

«Mon travail m'apporte une grande satisfaction, déclare Wilson. Tout le monde a besoin d'eau. J'en ai désormais. Les autres doivent aussi en avoir.» Il veille en outre à l'approvisionnement en eau de son village. Dans ce pays particulièrement touché par le changement climatique, l'érosion des sols et les cyclones endommagent les infrastructures d'eau. Lorsque la commune mandate Wilson pour des réparations, Kazar procède au contrôle final. ▷

Ci-dessus: Sylvia Vavy et sa fille Emelani ont enfin accès à l'eau potable. Une grande source de joie!

Ci-contre: Gaetine Pascale, fontainière, note la consommation d'eau des ménages et encaisse les redevances.



À Ambolidimaka, le village voisin, Wilson Andriamalala (en T-shirt bleu à manches longues) établit les factures pour tous les ménages disposant d'un accès privé. À Madagascar, les habitant·es (comme la femme tout à gauche) appliquent parfois une préparation naturelle sur leur visage pour se protéger du soleil.

Gratuit, mais pas sans prix

Jusqu'à il y a peu, le nouveau système hydraulique d'Ambobaka était en phase de test. Depuis quelques jours, on mesure la consommation d'eau effective. Le mètre cube d'eau provenant d'un robinet privé coûte 2500 ariary (environ 50 centimes) et celui provenant du raccordement public, 2000 ariary (environ 40 centimes). L'argent est utilisé pour les futurs travaux de maintenance.

Alors que l'entreprise de génie civil facture les raccordements privés, le paiement pour le point d'eau communautaire est géré par une personne choisie au sein du village. À Ambobaka, il s'agit de Gaetine Pascale, à qui le chef du village a confié cette mission. «J'ai accepté sans hésiter», déclare Gaetine. La gardienne ouvre le raccordement le matin, le referme le soir et note la consommation de chaque famille. Pour chaque bidon de 20 litres, elle conserve 10 ariary et remet le solde à l'entreprise de génie civil. «Tout le monde paie pour utiliser le point d'eau, et c'est très bien ainsi. Cela nous responsabilise et nous encourage à en prendre soin.»

Pour Sylvia Vavy, qui fait partie des personnes les plus démunies, la moindre dépense compte. Cependant, elle affirme: «L'eau de la rivière était gratuite, mais nous l'avons payée de notre santé», sans oublier les frais médicaux. «Depuis que nous avons accès à l'eau potable, cette peur permanente de tomber malade a enfin disparu. C'est un énorme soulagement.» Quant à Caticia, qui se rendait au centre de santé jusqu'à deux fois par mois pour elle-même ou pour ses enfants, elle puise désormais de l'eau propre directement sur sa propriété.

Elysé Zandrintsoa, responsable du projet pour Helvetas Madagascar dans la région de Diana, sait ce que représente un tel soulagement. Lui aussi est originaire de la vallée du Sambirano, qui compte 200'000 habitant·es et qui, jusqu'en 2018, ne disposait d'aucun réseau d'eau potable. Lui aussi a dû boire l'eau de la rivière jusqu'à ce qu'il parte suivre une formation dans une plus grande ville à proximité.

Depuis 2018, le projet a le vent en poupe. Outre la population d'Ambobaka, plus de 46'000 personnes ont accédé à l'eau potable à Madagascar en 2025, et plus de 41'000 en 2026, dans vingt villages. Dans le village natal d'Elysé, l'eau qui sort du robinet est désormais potable. Quand on lui demande ce que cela signifie pour lui, cet homme d'ordinaire si posé laisse échapper un soupir, visiblement ému. Nul besoin de mots tant son regard est éloquent. Une satisfaction l'emporte sur toutes les autres: voir l'eau parvenir jusque devant presque toutes les maisons.

Deux projets, une belle synergie

Sylvia aimerait elle aussi avoir un robinet privé. «Pour l'instant, je n'en ai pas les moyens», explique-t-elle, désormais absorbée par sa partie de dominos avec Emelani. Ce n'est qu'un rêve parmi d'autres. Elle sourit, un peu gênée. Ses parents étaient trop pauvres pour l'envoyer à l'école. «J'aimerais que ma fille ait une vie plus facile, qu'elle puisse terminer une formation et trouver un emploi. Mais j'essaie de me concentrer sur une chose à la fois», conclut-elle, tout en faisant tourner un domino entre ses doigts.

Le projet contribue aussi à améliorer la santé des habitant·es d'Ambobaka: l'équipe de sensibilisation d'Helvetas a expliqué dans les écoles et lors d'assemblées villageoises comment la population peut mieux se protéger contre les maladies en se lavant soigneusement les mains. Près du point d'eau communautaire, un panneau illustre comment stocker l'eau en toute sécurité à la maison. Une autre mesure d'hygiène est prévue: la construction de latrines.

Beaucoup d'habitant·es de la vallée du Sambirano ont ou avaient l'habitude de faire leurs besoins en plein air, dans la forêt ou dans la rivière. En cause: un manque de connaissances en matière d'hygiène, mais aussi des tabous sociaux. Ces interdits, appelés «fady», varient considérablement d'une région à l'autre. Ainsi, dans certains endroits, il est «fady» que les hommes et les femmes aillent aux toilettes au même endroit. Ailleurs, il est «fady» de faire ses besoins à proximité de la maison. Des croyances qui rendent difficile la généralisation des latrines. «Nous devons surmonter ces croyances», déclare Elysé. Encore faut-il convaincre la population des bénéfices des latrines pour la santé. Ce qui nécessite souvent un gros travail de sensibilisation.

Un autre aspect, et non des moindres: pour construire les latrines, Elysé et son équipe collaborent avec un autre projet d'Helvetas. Celui-ci forme des jeunes de la région aux métiers de la maçonnerie et de l'installation sanitaire, afin de lutter contre le chômage élevé dans cette tranche de la population. L'installation de latrines leur permet de se construire un avenir autonome. Bientôt, ces jeunes se mettront au travail à Ambobaka. ○

«J'ai de l'eau. Les autres doivent aussi en avoir.»

Wilson Andriamalala,
technicien de l'eau fraîchement formé



Ci-dessus: Sylvia et Emelani jouent aux dominos. Elles ont encore beaucoup de rêves.



Ci-contre: Emelani en route pour le jardin d'enfants. Grâce à l'eau désormais propre, elle est moins souvent malade.

Une main comme symbole

Le nom du projet, «Ratsantanana» («doigts» en malgache), fait référence aux cinq domaines, du projet: infrastructure, gouvernance, sensibilisation, formation et capitalisation dans le but d'apprendre des expériences et de transmettre les connaissances. C'est aussi l'abréviation de «Rano Tsara Tantana», qui signifie «eau potable bien gérée». Dans les régions de Diana, de Menabe et d'Amoron'i Mania, Helvetas soutient la population, les communes et les entreprises privées dans la planification, la construction, l'entretien et l'exploitation d'infrastructures hydrauliques. Le projet est cofinancé par la contribution de programme de la DDC.

FOCUS

UN APPUI QUAND TOUT VACILLE

Lorsqu'une guerre, la sécheresse ou un cyclone ébranlent le quotidien à petite ou à grande échelle, disposer d'un appui, de perspectives et d'opportunités est essentiel pour assurer ses moyens de subsistance. Quel genre d'opportunités? Vous l'apprendrez dans ce Focus.

Pages 12–19



© Ricardo Franco

Astuces et secrets du Kirghizistan

À l'occasion de l'«Année internationale du pastoralisme et des pâturages» proclamée par l'ONU, l'éleveur de yaks kirghize Baatyrbek Akmatov s'est rendu en Suisse. Sur un alpage à 2000 mètres d'altitude, il a rencontré Regula Oehrli, elle aussi éleveuse de yaks. Échange sur leurs vécus respectifs.

Entretien: Sonja Gambon

Baatyrbek Akmatov (BA) et Regula Oehrli (RO), vous élevez des yaks depuis plus de 25 ans. Que représente ce métier pour vous?

BA: Les yaks, les chevaux, les moutons et le temps passé avec eux occupent une place importante dans ma vie, tout comme la montagne. En tant qu'hôte d'un camp de yourtes, j'apprécie aussi le contact avec les voyageur·euses, qui m'apportent de nouvelles idées et me permettent de nouer de nouvelles amitiés.

RO: Toute petite déjà, j'accompagnais mon père à l'alpage; j'ai appris le métier à ses côtés, pas à pas. J'ai toujours eu un lien particulier avec les animaux. Pour moi, ce n'est pas un métier, mais une vocation. Bien sûr, le travail est exigeant et parfois solitaire, mais les animaux me donnent énormément en retour. Ils sont ce qu'il y a de plus précieux à mes yeux. Le bilan est clairement positif.

Nous avons eu l'été le plus chaud jamais enregistré en Suisse. Selon l'ONU, le changement climatique progresse deux fois plus vite au Kirghizistan que la moyenne mondiale. Quels effets sentez-vous?

BA: Le monde change énormément. Nous perdons la nature que nous aimons; chaque année, des glaciers disparaissent. Malgré cela, les humains continuent de vouloir toujours plus; nous détruisons notre environnement. Je ne constate heureusement pas encore de réels effets sur mes animaux. Ils sont robustes et s'adaptent bien aux nouvelles conditions. Toutefois, à long terme, je devrai sans doute réduire mon cheptel, car il n'y aura plus assez à manger pour eux. Mais que puis-je faire? J'essaie d'écouter ce que la nature me dit afin d'y répondre. Les montagnes ont beaucoup à nous apprendre sur le monde.

RO: Je partage ce point de vue. Si davantage de personnes vivaient en harmonie avec la nature, elle se porterait certainement mieux. Ici, je vois le glacier reculer d'année en année. Cet été, la limite du zéro degré est souvent montée à 4000 m. Résultat: maintenant, à l'automne, nous n'avons toujours pas eu de gel nocturne. C'est très inhabituel. Heureusement, je dispose de ma propre source d'eau. Si elle se tarit, je ne pourrai plus garder d'animaux sur l'alpage. Je sens aussi que la montagne devient plus instable à mesure que le permafrost fond. Les roches se désagrègent, et il devient difficile de prévoir leur comportement.

Baatyrbek Akmatov, c'est votre premier voyage en Suisse. Quelles sont vos impressions?

BA: Oh, c'est une formidable occasion d'échanger et d'apprendre! Ce qui me fascine dans l'agriculture suisse, c'est surtout la gestion des pâturages. J'ai pu discuter avec d'autres agriculteurs ici, et ils réfléchissent beaucoup à l'utilisation de leurs terres: quelle taille doit avoir une parcelle? Combien d'animaux peuvent y paître, et pendant combien de temps? Quelles graminées préservent le mieux les sols? Mais ces questions ont aussi une conséquence: il y a des clôtures partout. Les animaux disposent de peu de liberté. On voit peu d'animaux sauvages et il n'y a jamais vraiment de silence. Comme je travaille dans le tourisme, j'ai également beaucoup observé ce secteur. Ici, il y a de nombreuses normes. Les panneaux de randonnée, par exemple, sont tous jaunes. Et dans la vallée, les nouvelles constructions reprennent le style chalet. Cette capacité à respecter des standards tout en s'appuyant sur les traditions serait aussi bénéfique pour le Kirghizistan.



© Sonja Gambon (2)

L'éleveur de yaks Baatyrbek Akmatov est venu en Suisse pour participer à une conférence organisée dans le cadre de l'«Année internationale du pastoralisme et des pâturages» de l'ONU. L'occasion idéale d'échanger avec sa consœur suisse Regula Oehrli.

Et vous, Regula Oehrli, comment vivez-vous cette rencontre?

RO: Je pourrais discuter avec Baatyrbek pendant des jours! Peut-être qu'un jour, j'irai lui rendre visite. Notre échange m'enrichit énormément, car le Kirghizistan a une tradition d'élevage de yaks bien plus ancienne que la Suisse, où il n'est pratiqué que depuis 30 ans. C'est intéressant de constater que nos approches sont assez similaires. Mais dans la pratique quotidienne, les différences sont réelles: au Kirghizistan, les yaks passent toute l'année en altitude et sont davantage exposés aux animaux sauvages, notamment aux loups. J'ai aussi appris plusieurs choses de Baatyrbek. Il m'a montré comment il procède pour sevrer les veaux et les habituer à l'herbe. C'est toujours un gros défi, et je compte bien tester sa méthode.

Ce qui n'était qu'une idée il y a 25 ans continue de porter ses fruits. **Baatyrbek Akmatov (52 ans)** a participé à la mise en place du tourisme communautaire au Kirghizistan aux côtés d'Helvetas. Aujourd'hui, cette approche génère des revenus dans des régions montagneuses reculées tout en contribuant à protéger la nature et la faune sauvage. Grâce à la gestion durable des pâturages, à des festivals locaux, à des trekkings et à l'exploitation d'un camp de yourtes, Baatyrbek montre qu'il est possible de créer des perspectives économiques sans surexploiter les ressources naturelles. Il vit dans le village de Kök-Sai, dans la région d'Issyk-Koul, dans le nord-est du Kirghizistan, avec sa famille, 300 yaks blancs, 350 moutons mérinos et 100 chevaux d'une ancienne race kirghize.
Regula Oehrli (65 ans) a elle aussi commencé à élever des yaks il y a 25 ans, sur un alpage bernois. En plus de ses yaks, elle possède des vaches Simmental.

Qu'est-ce qui vous aide dans les moments difficiles?

RO: Sans hésiter, la montagne. Même lorsque le brouillard tombe, elle reste pour moi un repère. Les animaux me donnent eux aussi beaucoup de force. Je dors souvent dehors, près d'eux. Je n'ai besoin de rien d'autre.

BA: Quand je suis préoccupé, je vais en montagne. J'y trouve le calme et peux me recentrer. Je n'aime pas les conflits et j'ai besoin de paix autour de moi, notamment dans ma famille. C'est ainsi que je trouve mon équilibre. ○

Sonja Gambon est chargée des réseaux sociaux chez Helvetas.



«Je peux faire tout ce que je veux»

Jumanne Mtayomba de Tanzanie, qui travaillait comme charpentier, est devenu paraplégique en tombant d'un toit. Il n'aime pas parler de son accident, mais évoque très volontiers les nombreuses opportunités dont il a pu profiter par la suite et les heureux hasards de la vie.

Propos recueillis par Rebecca Vermot

«Je voulais devenir enseignant, mais comme les charpentiers gagnent mieux leur vie, je me suis orienté vers ce métier. Après l'accident, je ne savais pas quoi faire. J'ai accepté ma situation, je devais m'y résigner. Heureusement, mes amis et ma famille m'ont soutenu.

J'ai commencé par vendre du charbon de bois fabriqué illégalement pour gagner de l'argent. Puis Helvetas est venue et m'a proposé de fabriquer du charbon à partir de glumes de riz, de tiges de maïs et d'autres déchets agricoles. J'y ai cru d'emblée. Avec ce travail, j'ai recommencé à me voir comme une personne normale. Je vends mon charbon à des écoles et à des particuliers et peux ainsi subvenir aux besoins de ma famille et envoyer mes deux enfants en internat. Je me rends compte que je peux faire tout ce que je veux.



© Yusuf Msafiri

«Le charbon végétal est une activité plus rentable et légale, car on n'utilise pas de bois pour la produire», explique Jumanne Mtayomba.

Je donne aussi des formations et transmets les connaissances acquises grâce aux cours rendus possibles par Helvetas. Notamment sur la protection de l'environnement, les fourneaux économes en bois et comment les allumer pour utiliser un minimum de charbon.

Les gens ont souvent pitié de moi en me voyant souffrir quand je voyage. Mais ils apprécient que je vienne vers eux. Ils me traitent alors d'égal à égal, comme une personne normale, avec ouverture d'esprit et respect. Mais je ne peux parler que de moi-même, car les personnes en situation de handicap dépendent beaucoup de leur famille. Si le fardeau devient trop lourd, elle t'abandonne.

La mère de mes enfants n'arrivait pas à accepter ma situation après l'accident. Un jour, elle est partie rejoindre sa famille et n'est jamais revenue. Quand j'ai commencé à réussir, elle a voulu revenir. Mais je ne le voulais pas. Depuis, une autre femme est entrée dans ma vie. Je suis heureux avec elle. Je l'ai rencontrée alors que j'étais en pleine quête de moi-même et d'argent. Je cherchais quelqu'un pour m'aider. Elle m'a tout de suite plu et j'ai saisi cette chance.

Après l'accident, je rêvais de grands entrepreneurs à qui je voulais parler pour devenir moi-même l'un d'eux. J'ai toujours eu confiance en ma capacité à réussir un jour.»

Protection des forêts, inclusion et perspectives

Partout dans le monde, Helvetas travaille avec des personnes qui sont défavorisées pour des raisons politiques, économiques, sociétales, sociales ou de santé. C'est ainsi que notre équipe en Tanzanie a repéré Jumanne Mtayomba (32 ans). Dans le cadre d'un projet d'agriculture et de protection des forêts, il a saisi cette opportunité, a suivi des formations et est devenu conseiller auprès d'autres personnes qui souhaitent se créer de nouvelles perspectives grâce au charbon issu de résidus végétaux. Dans son entreprise, qu'il a pu fonder grâce à un capital de départ remboursable alloué par le projet, il emploie aujourd'hui cinq femmes et hommes, qui considèrent leur emploi comme une chance. Comme Jumanne est en fauteuil roulant dans un pays où l'accessibilité est quasi inexistante, il dépend de l'aide des autres pour tout, mais est aussi un ambassadeur et un modèle pour celles et ceux qui se trouvent dans une situation similaire.

Oser se reconvertir

Comment trouver un appui lorsque la guerre vous prive de vos proches et des certitudes du quotidien, et que vous devez vous-même combler ces vides? L'histoire de Svitlana Shevchenko montre que des opportunités peuvent renforcer la volonté de survivre.

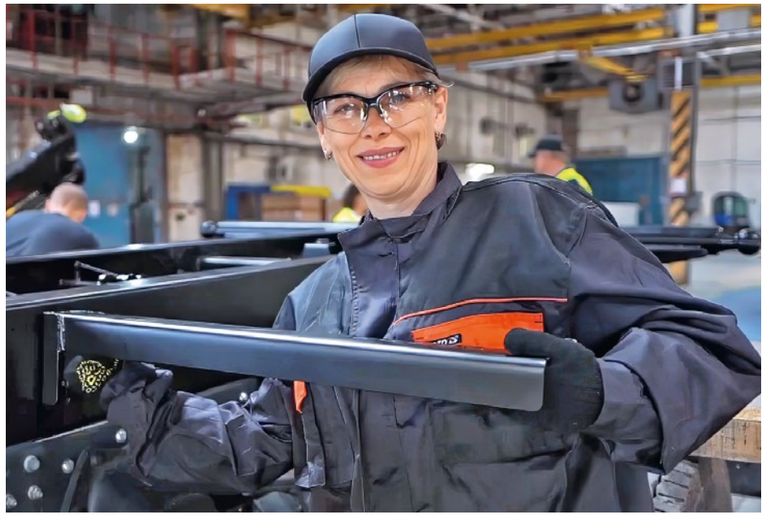
Par Rebecca Vermot

En cas de conflit, les hommes et les volontaires sont mobilisés sur-le-champ pour une guerre qui n'est pas la leur. Derrière eux restent des personnes âgées ou handicapées, des enfants et des femmes qui doivent s'adapter à ce nouveau quotidien, marqué par le terrible vide laissé par leur père, leur fils, leur mari ou leur frère. Svitlana Shevchenko est l'une de ces femmes. En suivant une formation de technicienne de montage, elle comble l'un de ces vides.

«Je recommande ce cours à toutes les personnes qui souhaitent apprendre quelque chose. Il faut bien que quelqu'un reconstruise notre pays, dit-elle. Personne ne sait ce que l'avenir nous réserve, et de nombreuses femmes devront exercer un autre métier et assumer des responsabilités.» Souvent, cela demande un effort: Svitlana a dû surmonter sa peur de l'inconnu et des stéréotypes de longue date pour oser se lancer dans ce «métier d'homme» et apprendre à avoir confiance en ses propres capacités.

Des bénévoles engagé·es, partout

La réaction des Ukrainien·nes courageux·euses a été aussi rapide que l'invasion russe à grande échelle: ils et elles ont documenté les crimes de guerre, assisté les personnes déplacées, organisé des transports et déblayé les dégâts causés par les missiles. Très vite, Helvetas a soutenu des associations locales de bénévoles qui réparent les maisons; un centre de réparation est né, où les bénévoles peuvent se procurer du matériel et emprunter des outils et des moyens de transport.



© Helvetas Ukraine

Svitlana Shevchenko a surmonté les appréhensions et les stéréotypes: elle suit une formation de technicienne de montage, un «métier d'homme», pour reconstruire l'Ukraine, son pays.

Toutefois, les personnes au front font défaut dans l'économie. Helvetas a donc lancé des programmes de reconversion pour les femmes et les personnes avec handicap afin qu'elles puissent occuper les postes vacants dans le controlling financier, la soudure, la boulangerie ou le montage. Un capital de départ est accordé à qui veut lancer sa propre activité.

Helvetas s'efforce d'offrir des perspectives économiques aux personnes, afin qu'elles gardent espoir en un avenir digne d'être vécu dans leur propre pays. Pour beaucoup d'Ukrainien·nes, résister, c'est d'abord continuer de faire fonctionner leur pays – garder un esprit constructif là où la destruction fait rage. ○

Organisations suisses d'entraide – l'union fait la force

Les guerres, les crises et les catastrophes ne s'arrêtent pas aux frontières nationales. En tant que petit pays fortement ancré dans les échanges internationaux, la Suisse a besoin d'un contexte mondial stable. Pour vivre en sécurité et dans la prospérité, nous devons contribuer à ce que les populations du monde entier aient des perspectives et la possibilité de vivre en paix et dans la dignité.

Chaque jour, des organisations suisses d'entraide et leurs partenaires locaux se mobilisent pour soutenir des personnes sinistrées ou défavorisées: non pas par l'aumône, mais à travers l'éducation, la santé, la possibilité de gagner un revenu ou la participation aux décisions. Nous œuvrons aux côtés des personnes concernées afin qu'elles puissent façonner elles-mêmes leur avenir. En temps d'incertitude et d'instabilité, nous répondons présent·es, portons secours et redonnons espoir, dans le monde entier et en Suisse.

Dans le cadre de la campagne «Nous répondons présents», 40 ONG, dont Helvetas, rendent ce travail visible. Ensemble, nous mettons en œuvre plus de 2400 projets qui touchent plus de 81 millions de personnes. Plus d'informations sur swiss-ngo.ch

organisations suisses d'entraide

Un cadeau qui vient du cœur



© Helvetas Jordanie

De meilleures conditions d'élevage et un meilleur accès aux marchés contribuent à accroître durablement les revenus de Khdra Khazaalah et d'autres femmes en Jordanie.

«Quand une de mes chèvres tombe malade, je me sens mal moi aussi, car je sais que je vais la perdre si je ne peux pas la soigner tout de suite», explique Khdra Khazaalah en caressant Ghalb, sa petite chèvre préférée. «Ghalb» signifie «cœur» en arabe. La bergère de Rihab, un village situé au nord-est d'Amman, la capitale jordanienne, a suivi, avec environ 200 autres femmes, une formation organisée par des partenaires d'Helvetas. Elle y a notamment appris à identifier les signes de maladie chez les animaux. Avant, elle devait toujours amener ses chèvres chez le vétérinaire, «aujourd'hui, je peux les soigner moi-même», raconte Khdra non sans fierté. Comme ses animaux sont en meilleure santé, ils produisent davantage de lait, ce qui ouvre de nouvelles perspectives à Khdra: grâce à Helvetas, elle a aussi appris à fabriquer du fromage, du yogourt, du ghee et d'autres produits laitiers locaux dont elle peut à présent approvisionner les magasins. –MLI

L'arôme d'un avenir meilleur

«En exportant notre café, nous partageons un produit de qualité avec le monde, mais aussi notre culture, notre force et notre histoire. Chaque tasse exhale l'arôme de nos montagnes et porte l'espoir d'un avenir meilleur», explique Don Felix, 84 ans, producteur de café dans les vallées au climat doux des Yungas, en Bolivie. Il voue un amour profond à ses grains de café – son moyen de subsistance. Autrefois, ils étaient souvent détruits par des ravageurs et des champignons. Grâce à l'appui d'Helvetas, Don Felix a appris comment les protéger et rendre les caféiers plus résistants, connaissances qu'il a ensuite perfectionnées. Aujourd'hui, un sentier pédagogique traverse sa parcelle, sur laquelle de nombreuses plantes poussent en harmonie tout en créant des conditions idéales pour le café. Don Felix se fait un plaisir de guider les visiteur·euses sur le terrain escarpé et de leur raconter son histoire. Sa passion gagne d'autres cultivateur·trices, et il espère éveiller chez les jeunes l'engouement pour le bon café bolivien et une culture respectueuse. –RVE



© Cristian Pérez Arce

Amateur et ambassadeur du café bolivien: chez Don Felix, les visiteur·euses découvrent les principes d'une culture durable du café et peuvent, bien sûr, en déguster une tasse.

Le marathon d'Elizabete

Elizabete António du Mozambique parcourt 42 kilomètres par semaine pour aller chercher de l'eau dans une mare. Soit un marathon pour survivre – pour une eau insalubre qui met sa vie en danger.

Par Madlaina Lippuner



© Ricardo Franco, Illustration: Nadine Unterharrer

Les longues marches, c'est bientôt terminé. Elizabete António indique un possible emplacement du point d'eau de Timpua.

Chaque jour, Elizabete António parcourt six kilomètres aller-retour à pied avec Esmeralda, sa fille de neuf ans, pour aller chercher de l'eau à une mare. C'est le point d'eau le plus proche de leur village, Timpua, situé dans le nord du Mozambique. Chaussées de tongs usées faute d'argent pour s'offrir de bonnes chaussures, elles marchent à travers les buissons et les champs, à la merci de scorpions et d'autres animaux, sous un soleil de plomb. Un marathon par semaine!

C'est pire lorsque le thermomètre s'emballe et que la mare s'assèche. «Tout devient alors encore plus difficile», raconte cette femme de 36 ans. Dans ce cas, la rivière Ligonha est la source d'eau la plus proche. Le trajet aller-retour peut prendre 14 heures, ne laissant que dix heures pour tout le reste: cuisiner, faire la lessive, dormir. Parfois pour préparer du «cabanga», une boisson à base de maïs qu'Elizabete vend au marché pour gagner un peu d'argent.

Elizabete verse 20 litres d'eau dans un seau en plastique qu'elle place sur sa tête, tandis qu'Esmeralda transporte dix litres. Soit 30 litres par jour pour une famille de six personnes! Elles n'ont ni le temps ni l'énergie pour un deuxième aller-retour. «C'est un effort énorme, explique la mère de quatre enfants. L'eau que nous pouvons transporter doit suffir pour la journée.» Se laver n'est pas possible tous les jours. En plus, le peu d'eau disponible n'est même pas propre, et le centre de santé le plus proche se trouve à plus de 20 km. Là encore, le temps et l'argent manquent. «Souvent, on se contente d'endurer les maux de ventre causés par l'eau sale», explique Elizabete.

«Il suffirait d'un seul point d'eau potable sûr.»

Elizabete António

Le calcul d'Elizabete António est simple: sans point d'eau potable à proximité, pas de vie en bonne santé et pas de temps pour travailler. Et donc pas d'argent et pas d'école pour les enfants. Bref, aucune perspective. Elle n'est pas la seule dans ce cas: 106 millions de personnes dans le monde doivent boire l'eau de surface de rivières ou de mares. «Il suffirait d'un seul point d'eau potable sûr», souligne Elizabete. ○

Bonne nouvelle du Mozambique

Elizabete nous a raconté son histoire l'été dernier. Peu avant la mise sous presse de cette édition de «Partenaires», l'équipe d'Helvetas au Mozambique nous a annoncé la nouvelle suivante: à Timpua, le forage pour la construction d'un point d'eau a commencé; la mise en service est prévue pour fin octobre. Dans 167 localités de la région de Nampula au Mozambique, Helvetas soutient les autorités dans le financement de nouveaux systèmes d'approvisionnement en eau. Aujourd'hui, Elizabete devrait donc pouvoir pomper de l'eau potable dans son village. De quoi envisager un avenir plus serein et en meilleure santé pour elle et sa famille. À suivre. –RVE

«Je n'avais rien et aujourd'hui, j'ai tout»

Jadis, Jasmin Akter du Bangladesh et sa famille pouvaient à peine se permettre deux repas par jour. Son mari était journalier; elle, sans emploi. Souvent, la famille n'avait pas assez à manger. «Durant ma grossesse, mon bébé souffrait lui aussi de la faim», raconte la femme de 27 ans de Naikhongchari, dans le sud-est du pays.

Heureusement, il suffit parfois d'un petit coup de pouce pour assurer une récolte abondante. Un jour, Jasmin a entendu parler d'une formation organisée par Helvetas. Elle a saisi l'occasion, a appris à cultiver des légumes, à aménager un potager et à produire du compost. Dans son jardin, elle mettait en pratique ces connaissances et testait de nouvelles idées. En cours, elle a aussi appris à transmettre son savoir-faire et montre aujourd'hui aux femmes de son village et des communes voisines des techniques de culture, leur explique ce qu'est une alimentation saine – notamment pour les femmes enceintes et allaitantes – et soutient d'autres producteur·trices de légumes.

En tant que femme dans une société patriarcale, c'était une entreprise courageuse: «Au début, j'ai subi du rejet», se souvient-elle. Cependant, Jasmin a osé aller de l'avant, invitant sans relâche des personnes en position dirigeante et les membres du conseil du village à des réunions d'information. «Cela m'a permis de surmonter les obstacles, explique-t-elle. Mon entourage a été impressionné par ma réussite. Et j'ai aussi pris conscience de ma propre valeur.»

Un village mise sur l'autosuffisance

«Il y a cinq ans, les gens ici cultivaient principalement du tabac. Aujourd'hui, ils plantent davantage de légumes pour mieux se nourrir.» Jasmin a aussi lancé sa propre entreprise: elle vend des semences et d'autres produits agricoles, ce qui lui permet de subvenir à ses besoins. «Je n'avais rien et n'étais personne. Aujourd'hui, j'ai tout: une entreprise, un revenu et, surtout, le respect de tout le monde. Je suis devenue quelqu'un. La reconnaissance sociale acquise grâce à cette formation m'est plus précieuse que tout le reste», raconte-telle. Les personnes qui, jadis, la critiquaient lui demandent aujourd'hui conseil.

Les femmes avec lesquelles elle travaille l'ont encouragée à se présenter aux élections municipales. Forte de ce soutien, Jasmin ose franchir cette nouvelle étape vers la vie publique. «Cette formation offre à des femmes comme moi une chance qui peut changer leur vie.» –TAK/MLI



© Franca Roiatti

Entrepreneuse et conseillère, Jasmin Akter transmet son savoir, par exemple sur les aubergines.



© Fabienne Tödtli

Efrata Tilahun de Hawassa en Éthiopie peut aujourd'hui contribuer au budget de sa famille.

En route vers l'avenir

«Nous vivions de la modeste pension de mon père», raconte Efrata Tilahun de Hawassa, dans le sud de l'Éthiopie, aujourd'hui âgée de 24 ans. Avec ce revenu, ses parents ne pouvaient pas payer ses frais de scolarité. Efrata voyait ses rêves d'avenir lui échapper. C'est alors que l'opportunité d'une formation de courte durée en mécanique automobile, proposée par Helvetas, s'est présentée. Efrata a saisi sa chance.

Beaucoup ont mis son choix en doute – une femme dans un métier d'homme? – mais Efrata ne s'est pas laissé décourager. Après sa formation, elle a obtenu, avec trois autres femmes, un prêt pour ouvrir une station de lavage automobile. Leur travail a porté ses fruits: le prêt est aujourd'hui remboursé, et Efrata emploie onze hommes. Son père peut désormais utiliser sa pension pour lui. Quant à Efrata, elle rêve déjà de succursales. Et rien ne pourra plus la freiner. –MLI

«Lorsque j'ai pris conscience que ma voix comptait, j'ai trouvé en moi le courage de m'affirmer»

Faire des études semblait hors de portée pour Rinoshan Selvakumar, qui a grandi loin des grandes villes. Aujourd'hui, le jeune Tamoul est un cinéaste reconnu au Sri Lanka. Sa vie a pris un tournant décisif grâce à un projet d'Helvetas.

Par Madlaina Lippuner



© Rinoshan Selvakumar

Conteur passionné, Rinoshan Selvakumar est dans son élément sur les plateaux de tournage. Il dit que s'il peut aujourd'hui vivre sa vocation, c'est grâce au soutien de nombreuses personnes.

Jaffna, dans le nord du Sri Lanka, ne ressemblait en rien à sa petite ville natale de Nuwara Eliya, située à l'intérieur des terres: un climat tropical au lieu d'un climat frais, une cuisine différente, et, au milieu de tout cela, lui, issu d'une famille pauvre, seul et intimidé par la grande ville et les conversations élitistes de ses camarades d'études. Rinoshan Selvakumar avait déposé une centaine de demandes de bourse. Ses démarches ont abouti, et il est devenu le premier de sa famille à faire des études. «Enfant déjà, je voulais avant tout raconter des histoires», confie le jeune homme, aujourd'hui âgé de 28 ans. Il a opté pour une formation en médias.

Rinoshan souligne qu'il n'aurait pas réussi ses études sans soutien: des professeurs l'ont encouragé. Des amis l'ont aidé en lui fournissant de l'argent, un ordinateur portable et des équipements photographiques. «Originaire de la ‹campagne›, je n'avais rien de tout cela.» Son parcours n'a pas été facile pour autant. «J'avais peur, je doutais beaucoup de moi, mais les sacrifices que ma famille consentait pour moi me motivaient chaque jour», raconte-t-il.

Une voix pour sa communauté

Pendant ses études, il est tombé sur Helvetas, qui accompagnait alors, dans trois districts du pays – dont Jaffna –, de futur·es professionnel·les des médias pour les sensibiliser à une communication éthique et socialement responsable, avec l'objectif d'encourager le processus de réconciliation après la guerre civile.

Rinoshan a réalisé son premier court métrage sur la minorité tamoule, sa propre communauté: «Le travail acharné des Tamoul·es porte l'économie de ce pays, mais leur vie et leurs histoires ont toujours été mises à l'écart. Pour moi, faire connaître leur douleur, leurs larmes et leur mode de vie n'est pas seulement une forme d'art, c'est un devoir. Mon travail est un témoignage de leurs droits.»

Le pouvoir d'une opportunité

Raconter en toute honnêteté et sincérité, telle est la devise de Rinoshan. Il est convaincu que les histoires sans artifice sont celles qui ont le plus d'impact. «Si elles apportent ne serait-ce qu'un petit changement en faveur de la société tamoule, je suis comblé», assure-t-il.

Ses films ont touché le public; Rinoshan a remporté des prix cinématographiques. «Ma passion s'est transformée en carrière. Je le dois entièrement au projet d'Helvetas», déclare-t-il. Il est devenu un modèle. Les personnes qui l'ignoraient se sont mises à l'écouter. Aujourd'hui, il est connu dans tout le pays, invité à l'étranger – et enseigne à la haute école de Jaffna. «Lorsque j'ai pris conscience que ma voix comptait, j'ai trouvé en moi le courage de m'affirmer sans crainte.»

Le parcours de Rinoshan montre que des forces positives sommeillent partout: «Une opportunité n'est pas une aumône, mais la clé qui permet d'ouvrir des portes fermées. D'innombrables personnes talentueuses et méritantes restent dans l'ombre faute d'opportunités. Une opportunité, ce n'est pas simplement de la chance, c'est une force puissante capable de bouleverser une vie.» ○

POINT FINAL

Un potentiel inexploité

Chaque année d'école supplémentaire augmente le futur revenu de 9% en moyenne. Toutefois, selon l'Unesco, 273 millions d'enfants et de jeunes ne sont actuellement pas scolarisé·es. Ce n'est pas le potentiel qui leur manque, mais la possibilité de le déployer. –MLI

«J'ai juste envie d'aider comme je peux»

Elle a fait don de son premier salaire à Helvetas, fêtera ses 90 ans l'année prochaine et sait à quoi ressemble une vie sans eau courante. Réflexions d'une donatrice de longue date sur la solidarité, les expériences de la vie, l'espoir et son amour pour la poésie.

Propos recueillis par Nathalie Cadot



© mâd

La donatrice de longue date au grand cœur, qui préfère rester anonyme, devant sa maison au Portugal. Elle mène aujourd'hui une vie modeste et retirée en Suisse.

«J'ai toujours eu envie de partager. Mon mari a souhaité donner nos premiers salaires respectifs à Helvetas, car les projets liés à l'éducation professionnelle et à l'eau potable nous parlaient et nous appréciions beaucoup le travail de l'organisation. Ça doit faire plus de 60 ans. Mes parents n'ont pas vraiment compris ce geste, je pense qu'ils auraient préféré qu'on utilise cet argent pour nous.

En 1968, nous avons acheté un terrain au Portugal et construit une petite habitation sans électricité ni eau courante. Un homme venait avec trois grands tonneaux pleins d'eau, sur une charrette tirée par un mulet. Avec une pompe à main, on remplissait le réservoir sur le toit, et cela suffisait pour quelques jours. Cette expérience ainsi que d'autres vécues pendant mon enfance m'ont fait comprendre à quel point l'accès à l'eau est vital.

Je sais aussi qu'une formation et l'acquisition de compétences permettent de devenir autonome et de construire sa vie. Moi-même, après une maturité classique et une année à l'école de Beaux-Arts, puis deux ans d'école d'infirmière, j'ai fini par m'inscrire à l'université. Licence en poche, j'ai atterri dans l'enseignement. Ce n'était pas du tout mon rêve, mais il fallait se lancer, et même si j'ai trouvé que c'était un métier souvent difficile et très prenant, j'ai aimé l'exercer. J'ai donné des cours de dessin, d'art, d'histoire et de culture générale. Cela m'a beaucoup apporté sur le plan des connaissances culturelles et des contacts humains.

Je ne sais pas d'où me vient l'attention aux autres. J'ai juste envie d'aider comme je peux. Je le fais notamment en effectuant des dons en faveur de causes humanitaires. Malheureusement, il y a beaucoup de problèmes, et on ne peut pas aider tout le monde et tout le temps. Aux jeunes générations d'aujourd'hui, j'aimerais simplement dire de rester solidaires, empathiques et courageuses. Nous vivons une époque qui n'est pas facile, même si je trouve positif que les injustices soient aujourd'hui davantage mises en lumière.

J'ai toujours aimé les poèmes et les mémorise facilement, car j'y trouve un sens et un rythme. Je pense souvent à un poème de Louis Aragon que j'ai partagé avec des amis et mes enfants. Certains le trouvaient trop pessimiste et je comprends pourquoi, parce qu'il parle des difficultés, des erreurs et des désillusions d'une autre époque. Mais il me semble que la fin porte un espoir. Les générations se succèdent, chacune fait sa part de chemin, puis d'autres continuent d'avancer. Le poème se termine ainsi:

Je vous laisse à mon tour comme le danseur qui se lève une dernière fois

Ne lui reprochez pas dans ses yeux s'il trahit déjà ce qu'il porte en lui d'ombre

Je ne peux plus vous faire d'autres cadeaux que ceux de cette lumière sombre

Hommes de demain soufflez sur les charbons

A vous de dire ce que je vois»

La solidarité prend de nombreuses formes. Si vous souhaitez en savoir plus sur les possibilités d'engagement aux côtés d'Helvetas, **Nathalie Cadot** se fera un plaisir de répondre à vos questions.
Tél. 021 804 58 17,
nathalie.cadot@helvetas.org

Népal: des ponts pour retrouver le chemin du quotidien

«Le matin du 26 août, un message m'a informé que de graves inondations avaient frappé Rasuwa. Je n'ai pas été très inquiet. Au Népal, les inondations sont presque monnaie courante. J'ai pensé à une nouvelle catastrophe due à la mousson», raconte Maneesh Pradan à propos des premières heures qui ont suivi la crue soudaine dans le district de Rasuwa et d'autres régions situées le long des rivières Bhotekoshi et Trishuli, au Népal. Directeur pays d'Helvetas, il se trouvait au bureau de Katmandou. Ce n'est que progressivement que lui et son équipe ont pris conscience de l'ampleur de la catastrophe.

La crue a emporté des personnes, des localités, des centrales hydroélectriques et des routes. Environ 1500 corps ont été retrouvés, plus de 5300 personnes sont toujours portées disparues et des dizaines de milliers ont perdu leurs moyens de subsistance.

La catastrophe a aussi emporté 68 ponts suspendus utilisés par quelque 20'000 ménages pour traverser les cours d'eau. À juste titre, les autorités donnent la priorité à la reconstruction des grands ouvrages, tandis que les communautés plus reculées devront patienter avant de retrouver un accès sûr aux écoles, aux hôpitaux et aux marchés. Helvetas soutient la reconstruction de deux ponts suspendus détruits et apporte un appui technique pour 22 autres. L'objectif est de les rendre plus résistants face au changement climatique et aux futurs événements météorologiques extrêmes. Helvetas est prédestinée pour cette tâche: en partenariat avec la DDC, elle a soutenu la construction de plus de 10'000 ponts suspendus au cours des six dernières décennies tout en formant des spécialistes népalais·es dans le domaine.

Grâce aux généreux dons de la population suisse, Helvetas a pu distribuer 400 kits de vêtements et d'hygiène à 150 familles ainsi que des kits de cuisine à 300 familles très rapidement après la catastrophe et mobiliser 40 conseiller·ères pour le suivi psychologique de personnes ayant subi des pertes et des traumatismes. 3000 personnes ont déjà reçu un tel soutien. En vue de la saison froide, Helvetas va en outre ériger 40 abris temporaires, organiser des kits hivernaux avec des matelas et des couvertures thermiques pour 250 familles et soutenir 300 familles avec de l'argent en espèces. «Les gens doivent aussi pouvoir retrouver espoir et un sentiment de sécurité», souligne Maneesh Pradan. –MLI



© Helvetas Népal

À la demande d'Helvetas Népal, un spécialiste examine le pont suspendu de Belkotgadi, détruit par la crue soudaine, afin d'évaluer les coûts de réparation.



La faim progresse

Dans 32 pays, la sous-alimentation ainsi que le retard de croissance, l'émaciation et la mortalité infantiles se sont aggravés depuis 2018. Telle est la conclusion de la dernière édition de l'Indice de la faim dans le monde, qui suit l'évolution de la faim depuis 2006. Helvetas en assure pour la première fois la coédition aux côtés de Welthungerhilfe et de l'Institut du droit international de la paix et des conflits armés (IFHV) de Université de Bochum. Derrière ces chiffres, il y a des êtres humains: des mères qui ne savent pas comment nourrir leurs enfants, des enfants trop affaiblis pour vivre. Conflits, risques climatiques, inégalités et crises mondiales s'entremêlent et exacerbent l'insécurité alimentaire. Le message est clair: il ne peut y avoir de sécurité, de paix ni de stabilité sans sécurité alimentaire. Elle constitue un élément central de l'architecture de sécurité mondiale. –RVE

Impressum

Journal d'Helvetas pour les membres et les donateur·trices, 4/2026 (décembre), 66e année, n° 266. Paraît quatre fois par an (mars, mai, août, décembre) en français et en allemand. Abonnement annuel Fr. 40.– inclus dans la cotisation des membres.

Éditeur: HELVETAS Swiss Intercooperation, Weinbergstrasse 22a, 8021 Zurich, tél. 044 368 65 00, info@helvetas.org, helvetas.org
Bureau Suisse romande, 106 route de Ferney, 1202 Genève, tél. 021 804 58 00, romandie@helvetas.org, IBAN: CH42 0900 0000 1000 1133 7

Rédaction: Rebecca Vermot (responsable, RVE), Madlaina Lippuner (MLI)
Sigles des contributeur·trices: Tajmary Akter (TAK), Bangladesh
Rédaction images: Andrea Peterhans
Édition française: Iris Nyffenegger (INY)
Traduction: Christine Mattle (p. 14–17/p. 18, Bangladesh/p. 22, météo), Elena Vannotti (p. 7–11)
Graphisme: Nadine Unterharrer
Correction: Nadja Marusic, Textmania, Zurich
Impression: Imprimerie Kyburz, Dielsdorf
Papier: Perlentop Satin

Contribution de programme de la DDC: les projets suivants ont été cofinancés par la contribution de programme de la DDC: Madagascar p. 6, Bolivie p.16 et Bangladesh p.18.

MÉTÉO DU DÉVELOPPEMENT

Précieux journalisme

La désinformation coûte entre 350 et 500 milliards de dollars US par an au monde, et les pays qui restreignent la liberté de la presse ont une croissance économique moins élevée, comme le montre une nouvelle étude. En revanche, chaque dollar investi dans le journalisme rapporte jusqu'à 100 dollars au grand public en dénonçant la corruption, les fonds bloqués ou l'absence de services. Et quand les médias parlent de catastrophes humanitaires, l'aide arrive plus vite. –RVE

Climat: la voie des tribunaux

Depuis la première action en justice liée au climat en 1986, quelque 3000 actions de ce type ont été intentées dans 60 pays contre des gouvernements et des entreprises pétrolières pour les responsabiliser face aux changements climatiques. De plus en plus souvent, ces affaires sont portées devant les plus hautes instances juridiques. Contrairement au monde politique, les jugements indiquent clairement comment gouvernements et entreprises doivent combattre le changement climatique. –RVE

Hôpitaux sans eau

Plus de 900 millions de personnes dans le monde doivent se faire soigner dans des hôpitaux et des centres de santé sans eau courante ni toilettes ni douches. Un chiffre toutefois en baisse: 85% de tous les établissements de santé ont aujourd'hui accès à de l'eau propre, soit 1% de plus qu'il y a dix ans.–RVE

CALENDRIER PANORAMIQUE D'HELVETAS

L'eau, source d'émerveillement



© Georgina Goodwin

Ces femmes de l'île de Wasini, au large des côtes kényanes, près de la frontière tanzanienne, cultivent des algues. Une activité qui leur permet de subvenir aux besoins de leur famille et de protéger la mer.

L'eau, c'est la vie. Rien ne nous fait mieux prendre conscience de sa valeur que son absence. Il n'y a pas de prière plus ardente que celle de villageois·es implorant la pluie en période de sécheresse ou de parents dans un camp de réfugié·es qui cherchent à désaltérer leur enfant. C'est peut-être pour cela que nombre d'images du nouveau calendrier panoramique d'Helvetas ont une dimension spirituelle. Au Bengale occidental, des villageois·es prennent chaque année la mer pour aller rendre grâce pour les ressources qu'elle leur offre. Les millions de pèlerins hindous qui participent à la Kumbh Mela considèrent comme sacré le fleuve dans lequel on se baigne à cette occasion.

La vue de l'eau, d'un lac, d'une oasis nous fait du bien. Son contact aussi, comme en témoignent les photos: s'amuser sous une cascade, se détendre au spa. Même les chameaux savourent leur bain. N'empêche: en contemplant le calendrier, on en vient à se demander: apprécions-nous l'eau à sa juste valeur? Elle est gérée comme une marchandise et vendue à profit, tandis que des rivières sont polluées par les rejets de l'agriculture et de l'industrie ou des eaux usées non traitées. Qui dispose d'une eau courante de qualité la gaspille souvent sans réfléchir. Les images de ce calendrier rappellent l'importance et la beauté de l'eau et nous invitent à en prendre soin. –RVE

Offrez à un·e proche un calendrier panoramique d'Helvetas, et la joie sera double: pour chaque exemplaire vendu, dix francs sont reversés aux projets d'Helvetas.
À commander sur **shop.calendaria.ch** ou **via le talon en p. 23.** En utilisant le talon, vous pouvez de plus participer au concours.



© Ranindra Prakarsa

CONCOURS ET COMMANDE DE CALENDRIER

Une adresse au pays des chamois

Répondez à la question sur le talon de commande et gagnez.

Prix sponsorisé: une nuitée en chambre double panoramique avec pension tout confort, y compris verre de bienvenue, accès à l'espace wellness, menu gourmet de quatre plats et buffet de petit-déjeuner.

Berghotel Mettmen
8762 Schwanden
055 644 15 15
berghotel-mettmen.ch

Délai d'envoi: 07.02.2027. Aucune correspondance ne sera échangée au sujet du concours. Tout recours juridique et paiement en espèces sont exclus. Les collaborateur·trices d'Helvetas ne peuvent pas participer. Les adresses dans notre fichier peuvent être utilisées pour l'envoi d'informations sur Helvetas, les résiliations étant possibles en tout temps. Les adresses ne sont pas transmises à des tiers. La gagnante du concours du Partenaires 3/2026 est: Katja Mair, Jona SG

Si le Berghotel Mettmen pouvait parler, il en aurait des histoires à raconter. Depuis dix ans, ce bâtiment moderne veille sur l'alpage de Mettmen, dans le Freiberg Kärpf (canton de Glaris), la plus ancienne zone de protection de la faune sauvage d'Europe. Il repose sur les fondations de l'ancienne auberge Mettmen-Alp, qui avait jadis servi de cantine et de logement aux ouvriers ayant construit, entre 1929 et 1931, le mur du barrage de Garichti. Le tout premier couple d'aubergistes s'était rencontré lors d'un accident de voiture sur la route menant à l'alpage. Mais c'est une autre histoire…

L'hôtel se trouve au cœur d'une nature préservée. Au fil des siècles, un biotope exceptionnel s'est développé, abritant plantes, mammifères et oiseaux rares. Grâce aux jumelles mises à disposition dans les chambres, les visiteur·euses peuvent observer des chamois et d'autres animaux. En hiver, on aperçoit même des adeptes de pêche sur glace et de plongée dans les eaux glacées du lac.

Les hôtes placent la durabilité au centre de leur démarche, «car, tout simplement, nous le devons à cet endroit niché au milieu d'une magnifique nature», peut-on lire dans leur journal annuel. Leur sens de la famille et l'attention portée au personnel se reflètent dans un accueil chaleureux. Tout est réuni pour passer un séjour inoubliable. –RVE



© mäd (2)



TALON POUR LE CONCOURS ET LA COMMANDE DU CALENDRIER

Répondez à la question suivante et gagnez:

dans quel pays Sylvia Vavy dispose-t-elle enfin d'eau potable?

.....

À découper et à renvoyer par courrier à: Helvetas, «Concours», case postale, 8021 Zurich, ou en ligne sur **helvetas.org/concours-pa**

◯ **Je participe au concours et je commande aussi:**

..... **pièce(s) du calendrier panoramique à 36 francs** **(frais de port exclus)**

..... **pièce(s) du calendrier panoramique à 29 francs sous forme d'abonnement** **(frais de port exclus)**

Format du calendrier panoramique: 56 × 28 cm. L'abonnement peut être résilié à tout moment. Pas de durée minimale. Veuillez noter que seules les commandes qui nous parviendront jusqu'au 17 décembre 2026 pourront être livrées avant Noël. Les données que vous indiquez pour la commande du calendrier sont transmises à Calendaria AG pour l'expédition.

◯ **Je participe uniquement au concours** (veuillez indiquer votre adresse à droite)

Adresse de facturation (à remplir en caractères d'imprimerie):

Prénom: .....

Nom: .....

Adresse: .....

.....

NPA et lieu: .....

E-mail: .....

Adresse de livraison ◯ Identique à l'adresse de facturation

Prénom: .....

Nom: .....

Adresse: .....

.....

NPA et lieu: .....

LA PITIÉ NE DONNE PAS ACCÈS À L'EAU POTABLE.

HELVETAS, SI.



Sylvia Nathalie Vavy, 22 ans,
avec sa fille Emelani, Madagascar

HELVETAS

organisations suisses d'entraide
Nous répondons présentes